

Introduction à la pensée d'Henri Maldiney

Joël Bouderlique

Présentation donnée le 1 octobre 2022 lors des 5° journées de Conversations oblique organisées à Bordeaux par l'IFGT

Présenter la pensée de Maldiney constitue un défi car il ne s'agit pas d'étudier ensemble un objet statique nommé *la pensée d'Henri Maldiney* mais de suivre le parcours constant d'une pensée pensante en l'exerçant soi-même.

Comment est donc cette pensée de Maldiney ? Assurément il ne s'agit pas d'une pensée régionale, car il s'agit toujours de penser en même temps, la psychiatrie, la philosophie et l'art, dans la mesure où il s'agit toujours de penser l'existence. Il n'y a pas de régionalisation dans une pensée pensante parce qu'elle ne reconnaît pas de catégories. Le classement par catégories n'est possible que dans les pensées qui ont affaire à des systèmes qui classent des données qui sont déjà objectivées, c'est-à-dire que ces pensées ont déjà constitué en objets. La pensée de Maldiney n'a pas non plus de programme et elle est im-programmable car elle est dans l'étonnement une découverte permanente d'elle-même. Elle témoigne donc d'une absence de systématicité.

Y a-t-il alors une intention dans la philosophie de Maldiney, non sans doute n'y en a-t-il pas non plus. Il s'agit toujours de l'acte même de dévoilement de ce qui est, et par là même, du dévoilement de soi-même.

Tout au long de sa longue vie, Henri Maldiney (1912-2013)¹ a toujours eu la même motivation que celle qui l'a surpris enfant devant les reproductions d'œuvres dans ses manuels scolaires : l'étonnement. Il le rappelait parfois. Cet étonnement ne s'est jamais cristallisé en un savoir que l'on puisse circonscrire et perfectionner, il est resté un état d'ouverture perpétuelle.

Sommes-nous capables nous aussi de nous étonner en tout premier lieu d'être là comme être vivant qui éprouve sa situation ? Pour cela les mots ne vont pas suffire en eux-mêmes. Il nous faudra bien les utiliser pour désigner la racine de cet éprouver mais c'est l'expérience elle-même qui est visée à travers eux. Les mots s'arrêtent là où la présence commence ; les mots

¹ Pour trouver et télécharger des textes d'Henri Maldiney et d'études sur sa pensée cf : <http://www.henri-maldiney.org/>

peuvent y conduire mais à condition de se retirer.² Autrement dit il ne faut pas regarder ses lunettes mais regarder à travers ses lunettes. Cette mise en garde formulée, continuons à les utiliser mais sans prendre le mot pour ce qu'il évoque. Il faut pour cela sans cesse, comme le formule Maldiney, « les désincarcérer des cellules concentrationnaires de la langue commune » en disant, comme en poésie, l'étonnement même de ce qui sans cesse advient – à savoir le monde et nous-mêmes.

La dimension propre à l'étonnement est l'éprouvé et cet éprouvé appartient à la dimension nommée pathique. Les termes sont presque équivalents mais si l'on s'approche davantage à travers ce terme de pathique de la situation elle-même, comme nous le ferons demain, on remarque que ce qui est éprouvé est aussi enduré par un sujet. Dans le verbe endurer, il y a la dimension temporelle de la durée qui s'exprime et elle est nécessaire pour *exister* dans un devenir incessant en tant qu'ouverture à soi.

Le verbe lui-même *exister* est le fil conducteur de toute la pensée d'Henri Maldiney, et si nous voulons la suivre en la pratiquant, il nous faut d'abord bien entendre ce que dit ce terme *exister* dans son usage propre à l'être de l'homme qui n'est qu'à exister. Maldiney le reprend au centre de sa pensée tout comme Heidegger y insistait déjà depuis 1927. Je suppose que l'importance de la notion d'existence n'est une révélation pour aucun d'entre vous, mais elle est telle, qu'elle est présente dans tous les travaux de Maldiney. Aussi me paraît-il nécessaire de reprendre l'une de ces occurrences pour bien l'avoir en tête durant ces journées. J'ai choisi pour cela de m'appuyer sur le texte intitulé *La dimension du contact au regard du vivant et de l'existant*³ dont le sous-titre est *De l'esthétique-sensible à l'esthétique-artistique*. L'une des

² H. Maldiney : **Rencontre avec Henri Maldiney** Dans Les Lettres de la SPF 2007/2 (N° 18), pages 129 à 174 (<https://www.cairn.info/revue-les-lettres-de-la-spf-2007-2-page-129.htm#pa96>)

« La logique du monde et des faits qui le constituent n'est pas le logos des choses (*pragmata*). Elle est réglée par les exprimables de la langue. À parler une langue, nous n'avons pas communication aux choses. Ses exprimables catégorisent un monde qui est notre représentation. Ici nulle présence. Le dicible n'est pas le réel. Faits et monde sont des signifiés d'amplitude inégale, mais de même niveau. Analystes aigus des structures grammaticales, les stoïciens ont mis à découvert l'intention de signification qu'elles assument et les pôles de visée entre lesquels elles se distribuent. Mais leurs analyses linguistiques étaient impénétrables à la pensée logique régnante, inspirée d'Aristote, et elles sont toujours apparues aux théoriciens de la langue comme des subtilités rhétoriques, voire sophistiques. Or ces vues également ignorées des logiques tant modernes qu'anciennes, sont étrangement proches de celles des logiques contemporaines. Le *Tractatus* de Ludwig Wittgenstein... »

³ MALDINEY Henri, « La dimension du contact au regard du vivant et de l'existant. De l'esthétique sensible à l'esthétique artistique » dans *Le contact*, Jacques SCHOTTE (éd.), De Boeck-Wesmael, Bibliothèque de Pathoanalyse, 1990, p.177-194, repris dans Henri MALDINEY, *Penser l'homme et la 2, folie*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 1991, 1998 p. 187-212

articulation de ce texte repose sur l'explicitation de la célèbre phrase de Heidegger : « La pierre est sans monde, l'animal est pauvre en monde, l'homme est le plasmateur du monde. »⁴ Je ne reviens pas sur la description de l'étant donné à partir de la pierre. Mais, déjà chez l'animal on remarque sa résonance avec son *Umwelt* pour laquelle on peut parler en français d'incluence (Tellenbach) (*Eingenommenheit*, Heidegger) Toutefois, s'il s'agit bien d'un cercle fonctionnel, il n'est pas mécanique car l'animal vient à la rencontre de l'autre en s'ouvrant, mais sans que l'autre se manifeste comme étant. Bref, résume Maldiney « le vivant est en échange avec son *Umwelt* à l'intérieur duquel il accède à des choses dont le statut est à chaque fois spécifique de son espèce. Mais il n'est pas l'ouvreur et le configurateur d'un monde. Il n'a pas accès à l'étant comme tel, c'est-à-dire à quelque chose qui est et auquel se comporte quelqu'un qui, de même, est. »⁵

Et c'est là le point d'entrée pour Maldiney pour expliciter une nouvelle fois la même interrogation qu'il formule ainsi :

« Mais qu'est-ce qu'être, au sens de l'homme ? C'est exister, au sens non trivial du mot, celui qui prend en charge l'étymologie : *ex-sistere* : *ex* = hors de ; *sistere* = se tenir, avoir sa tenue hors, hors contenance, hors notamment cette contenance qui est la mesure de notre *Umwelt*. Plongé au milieu de l'étant ou dans le milieu de la vie, l'homme n'y est pas submergé, englouti, mais exposé à lui-même. Un mot l'exprime : facticité. La facticité n'est pas un fait brut, comme par exemple le fait d'être une pierre, à l'égard duquel c'est non-sens de dire 'le fait *pour* une pierre, d'être' ? Cet être, quel qu'il soit, n'est jamais pour elle, elle n'y accède pas. L'homme se trouve au milieu de l'étant, mais en ce sens, aussi, qu'il s'y découvre, qu'il s'y situe. Ce qu'il ne peut qu'en le dépassant. Il s'exhausse au-dessus de l'étant, de l'étant qu'il n'est pas lui-même comme de l'étant qu'il est. Il transcende l'étant vers le monde et vers soi. »⁶

Maldiney ajoute : « Cette dénivellation par où l'homme, émergeant au monde, est capable de soi, consacre un écart : celui du pulsionnel et de l'existential. »

Nous reviendrons au cours de nos discussions sur cette démarcation qui est franchie activement par chacun de nous sauf quand il y a des ratées que l'on qualifie alors de pathologiques.

⁴ Martin Heidegger, *Gesamtausgabe*, Bd 29/20, *Die grundbegriffe des Metaphysik*. Frankfurt-am-Main, V. Klostermann, 1983, p. 284

⁵ H. Maldiney, *La dimension du contact au regard du vivant et de l'existant (De l'esthétique-sensible à l'esthétique-artistique)* in *Le contact*, sous la direction de Jacques Schotte, éd. De Boeck Université, Bibliothèque de pathoanalyse, 1990, p.184

⁶ Ibid.

Lorsqu'il s'agira demain de pénétrer plus profond dans la dimension du pathique, avec pour appui les deux auteurs de référence pour Maldiney que sont Erwin Straus et Victor von Weizsäcker, nous verrons que l'un et l'autre montrent bien le lien d'interdépendance qui unit tout organisme à son milieu mais que ces deux pensées indispensables ne suffisent pas néanmoins à rendre compte de la spécificité du mode d'être propre à l'humain qui se dévoile uniquement dans l'existence.

En vue d'élargir notre réflexion, voilà un passage d'un autre texte dans lequel Maldiney apporte une précision :

« L'existence n'est pas réductible à la conscience, exister n'est pas avoir conscience de la situation, mais la vivre en s'impliquant en elle. Être au monde, ce n'est pas être dans le monde, au milieu du reste de l'étant, fût-ce avec la conscience « îlotique » (esclave et insulaire) d'y être dévolu. C'est être présent au monde, s'ouvrir à lui, à l'avant de soi, en soi plus avant. Même le mot vivre n'exprime pas cette potentialité de l'existence suspendue à sa propre ouverture. C'est pourquoi Heidegger l'a rayé de son vocabulaire. » Et là Maldiney cite Lévinas : « 'L'originalité de la conception heideggérienne de l'existence par rapport à l'idée traditionnelle de conscience interne, consiste en ce que ce savoir de soi-même, cette compréhension, n'affirme rien de théorique. Ce qui était prise de conscience devient prise tout court, et par là l'événement de l'existence même'. La conscience n'est pas le révélateur du sens de l'être, notamment pas de ce qu'est *être* pour moi qui *suis*. Je me révèle moi, à l'œuvre de moi-même comme *Dasein*. »⁷

Ces propos de Maldiney soulèvent la question de la conscience, qu'il faut aborder pour évoquer la présence qui l'englobe. Disons simplement pour le moment que les philosophies de la conscience ne sont pas en prise sur l'existence parce qu'elles substituent la représentation à la présence.

Alors ce « hors de » propre à l'existence c'est le hors de tout ce qui peut être pré-déterminé, c'est le saut absolu. Il s'esquisse déjà en tant que hors de toute représentation mais forcément en présence, à chaque instant, comme le dit le mot présence *prae-sens*, se tenir à

⁷ H. Maldiney : **Rencontre avec Henri Maldiney** Dans Les Lettres de la SPF 2007/2 (N° 18), pages 129 à 174 (<https://www.cairn.info/revue-les-lettres-de-la-spf-2007-2-page-129.htm#pa96>)

l'avant de soi, en ouverture. Nous ne sommes nous-mêmes qu'au prix de ce devenir incessant qui n'est pas donné d'avance, ce qui en cela constitue un défi permanent et un risque de ne pas ou de mal y arriver comme le prouvent les pathologies dites psychotiques et névrotiques. Il nous faut pour être nous-mêmes devenir nous-mêmes non pas à la manière répétitive d'un ordinateur dont le programme peut bien inclure un apprentissage à partir de ses erreurs mais qui ne peut se créer lui-même comme nous y arrivons à chaque instant.

L'existence n'a donc pas la constance d'une forme, mais d'une transformation constitutive. Elle se ressource à l'avant d'elle-même : elle est toujours potentielle.

Nous sommes ici en tant que nous-mêmes à partir du monde donné maintenant et cela dans la succession des instants dans laquelle se constitue notre histoire personnelle. Dès notre conception en tant qu'organisme nouveau nous sommes dans un monde, intra-utérin d'abord puis celui de notre environnement autant que celui de notre champ relationnel. Nous pourrions être intégralement et uniformément façonnés par ces données, pourtant nous sommes chacun nous-mêmes car le monde donné pour tous devient, **lorsque nous le rencontrons**, notre monde propre, simultanément à notre devenir *chacun soi-même* en propre.

Le terme rencontre est maintenant employé pour désigner la relation avec le monde et/ou les autres à chaque fois unique, unitaire et unifiante qui nous constitue. Si nous appelons 'situation' le monde donné, qui devient notre monde propre, simultanément à notre devenir nous-mêmes et dans lequel nous nous trouvons précisément en tant que nous-mêmes, on remarque que cette situation du devenir monde et soi est toujours donnée selon une climatique dans laquelle on distingue par l'analyse à la fois l'atmosphère propre au monde et l'humeur propre à soi. Le terme allemand *Stimmung* correspond aux deux versants évoqués comme climatique et humeur et pour lesquels la même constat est fait en langue japonaise avec un vocabulaire qui souligne l'appartenance commune aux deux versants à ce que les japonais appellent *ki* (氣)⁸. *Ki* que l'on traduit par énergie comme dans *Aikidô*, cet art martial qui littéralement signifie *Ai* rencontre, *ki* énergie, *dô* voie, la « voie de la rencontre de l'énergie ».

Il est important d'expliciter, c'est-à-dire de déployer le sens de ce mot rencontre, qui est au cœur de notre démarche pour saisir ce que nous sommes et comment nous le devenons.

⁸ On dit ainsi *funiki* 雰囲氣 pour l'ambiance, disons atmosphérique, et *kibun* 気分 pour l'humeur d'une personne. Ce dernier mot signifie littéralement ma part du *ki* , alors que *funiki* 雰囲氣 évoque le *ki* qui relève de l'environnement.

Pour cela, il faut bien distinguer la situation de la rencontre dans laquelle chaque composant façonne intérieurement l'autre – dans la relation unique qui les lie – , de la situation faussement appelée dans la langue commune *communication*. Le mot *communication* est malheureusement généralement employé pour parler en fait d'échange d'informations ce qui ne convient nullement pour approcher du sens de la rencontre. Dans l'échange d'information, un émetteur transmet une information à un récepteur. C'est une situation d'une toute autre nature que celle en jeu dans la rencontre qui est elle-même le foyer constituant à partir duquel mon monde et moi existons. Notre société dite de communication, n'est en fait qu'une société d'échange d'informations se résumant à une entreprise d'objectivation qui est la négation de la dimension même d'exister ; et elle nous aveugle ainsi particulièrement sur la dimension de la rencontre. De même dans la rencontre avec l'altérité plus spécifique de chacun des autres rencontrés, nous existons chacun nous-mêmes dans et à partir de cette relation commune. Là, la rencontre est le moment même de la présence, celui où le visage d'autrui ouvre l'espace de notre accueil.

C'est capital de le remarquer car c'est le creuset de la possibilité psychothérapeutique. Toute psychothérapie implique un espace potentiel de présence indispensable à chacun pour exister. Cet espace potentiel est la dimension qui ouvre un espace de co-présence dans toutes les formes de communication authentique. Maldiney disait à ce propos : « Nous ne nous rencontrons que sur fond de monde inachevé, dont les lointains n'ont pas cristallisés en actualités objectives. Nous ne nous rencontrons que dans le marginal, là où nos potentialités entrent en résonance. »

En psychiatrie, la situation du schizophrène est celle qui manifeste la plus extrême impossibilité de rencontre. Le patient schizophrène ne rencontre pas et, par là même, il est impossible à rencontrer. De là vient un malaise. Le psychiatre éprouve cette impossibilité de rencontrer comme un blocage de sa propre existence, à la fois requise et menacée. Il fait l'épreuve négative de ce qu'est proprement une rencontre. Voilà ce qu'écrit Maldiney à ce propos dans un texte intitulé *Rencontre et ouverture au réel*⁹ :

« L'épiphanie de quelqu'un dans le regard d'un autre exige l'autophanie de celui-ci. L'autre ne peut lui apparaître sans que lui-même ne soit traduit devant soi. Voilà pourquoi, périodiquement,

⁹ Henri Maldiney, *Rencontre et ouverture au réel*, in *Henri Maldiney : penser plus avant...*, Actes du colloque de Lyon (13 et 14 novembre 2010 réunis par Jean-Pierre Charcosset, Les Editions de la transparence/Philosophie, Paris, 2011, pp. 23 - 35

la psychiatrie tente de s'ériger en science de l'homme-objet. Elle se met à l'abri de la rencontre avec l'autre, qui oblige de se trouver révélé à soi. *Elle fait l'économie de la réalité*. La situation de l'homme dans la psychiatrie n'est authentique que si elle répond à la situation de l'homme dans le monde. »

Enfin, d'un point de vue pratique, s'adressant à un auditoire de psychanalystes de la Société de Psychanalyse Freudienne (SFP) qui avait organisé une rencontre avec lui le 16 avril 2005 à Paris, Maldiney rappelait :

« *Erfahren, verstehen, deuten* ». *Apprendre, comprendre, interpréter* est le titre d'un essai de Ludwig Binswanger sur la psychanalyse. Il importe avant tout de respecter l'ordre de ces actes, de ne pas interpréter avant d'avoir compris, ni de croire comprendre avant d'avoir vu ou entendu. Dans l'état actuel prétendument scientifique de la connaissance, la confusion la plus grave et la plus courante est la confusion entre comprendre et interpréter. Toute interprétation est en effet une trahison. Quand vous interprétez, vous transposez dans votre propre système l'être de quelqu'un qui ne peut exister qu'à frayer lui-même la voie de son ouverture à soi.

Ce droit d'emprise, que s'arroge une entreprise psychologique qui prétend analyser la stase de l'existence en un système de structures objectives, constitue un abus de pouvoir et de savoir. Ce parti pris d'objectivation universelle se dérobe, au départ, à la prise en charge de toute dimension existentielle, et s'interdit par là tout accès à « l'image du corps » et à « l'image du monde ».¹⁰

*

Voilà donc l'ébauche de l'ensemble thématique de nos journées de découverte dans lesquelles nous allons nous dévoiler à nous-mêmes comme existant. Toutefois, il manque à ce que j'ai évoqué **l'essentiel**, à savoir **l'expérience**. Elle nous sera proposée lors des séquences annoncées comme expérimentation et lors de l'immersion musicale à laquelle nous convie Julie Lobato¹¹. Cette expérimentation musicale va nous mettre directement en prise avec le rythme. Certains l'incarneront-ils dans la danse qui en est l'articulation spatiale ?

¹⁰ H. Maldiney : **Rencontre avec Henri Maldiney** Dans Les Lettres de la SPF 2007/2 (N° 18), pages 129 à 174 (<https://www.cairn.info/revue-les-lettres-de-la-spf-2007-2-page-129.htm#pa96>)

¹¹ Julie Lobato <https://www.facebook.com/lobatojulie>

Il y a néanmoins avec cette notion de rythme un risque majeur de confusion avec la cadence qui est tout autre chose. Autre chose dans le sens où la cadence est prévisible, transcriptible, objectivable, ce qui est impossible pour le rythme. Bref, il s'agit avec la cadence d'un étant et non pas d'un existant, lui imprévisible à l'avance comme l'est le rythme. La cadence, le tempo s'inscrivent dans le temps et dans l'espace. Le rythme lui correspond à l'articulation même du temps et de l'espace. Il n'est pas dans le temps et l'espace mais c'est ce qui les articule rythmiquement. En fait, nous ne percevons pas le rythme, mais il est une transformation constitutive de la présence. Nous sommes au rythme dans le sens où nous l'existons.

Pour évoquer ce qu'est le rythme, voilà un autre passage du texte intitulé *Rencontre et ouverture du réel*, dans lequel Maldiney l'évoque avec sa forte parole : « Un rythme se produit dans l'ouvert, pour autant que s'ouvrant à partir de rien il consent de sa propre ouverture. Un rythme n'est pas une onde stationnaire. Il n'a rien d'une cadence. La cadence est la mort du rythme. Un rythme implique des failles où il est mis en demeure de disparaître ou de se transformer en lui-même, sans jamais cesser de s'avvenir. Il n'y a pas de notations rythmiques, parce qu'un rythme n'est pas représentable dans un autre espace que celui qui est impliqué en lui. Il ne s'explique pas dans l'espace, il ne se déroule pas dans le temps, *il implique son espace-temps*, et plus exactement son *instant-lieu*. Et dans ce lieu qu'il instaure, il n'est pas non plus représentable : il existe. Aucune existence n'est représentable. Le rythme, nous ne l'avons pas devant nous, il n'est pas un état de choses. Il est une guise de l'être. Le rythme est un *existential*. »¹²

Un exemple aide à mieux saisir ce qu'est le rythme. Lorsque l'on rencontre une œuvre picturale, un tableau qui est authentiquement une œuvre d'art, elle a pour marque propre justement son lien au rythme qui la fait exister et la rend agissante. Les formes dans lesquelles le tableau nous apparaît sont toujours des formes dont la formation est sans cesse en acte, en formation. La rencontre avec l'œuvre est participation à cette innovation rythmique permanente de la genèse tensionnelle de l'espace propre aux tensions entre les couleurs et entre les formes. C'est précisément en cela qu'une œuvre d'art est un existant. Elle n'est, comme nous-mêmes, qu'à exister sans cesse dans l'instant. Ce mouvement est suspendu dès qu'il est objectivé par une analyse ou une interprétation qui vont le thématiser et le figer ainsi dans sa simple étance. C'est particulièrement visible lorsqu'on identifie des formes dans un tableau, on les reconnaît

¹² Ibid. p. 30

et par là-même on le fige dans ce qu'il représente, on en fait un objet. On passe alors de sa signification¹³ rythmique à sa signification représentative. La première agit dans la rencontre en l'articulant, la seconde scinde l'œuvre et son spectateur qui ne sont plus dès lors transformés réciproquement dans leur rencontre. C'est le moment premier, celui de la rencontre même qui est transformateur et ce moment premier relève de la dimension pathique, celle que nous évoquerons demain comme celle du sentir et que Maldiney qualifie dans le champ esthétique de vérité du sentir. Peut-être pourrai-je vous citer durant nos deux journées des exemples du pouvoir transformateur des formes artistiques qu'a fait rencontrer Maldiney à certains patients de Roland Kuhn.

Il en va de même avec la musique, dont la signification rythmique porte et articule l'espace-temps de la rencontre avec l'auditeur et de la sorte la constitution de l'auditeur lui-même.

Lorsqu'une rencontre avec une œuvre se produit cela constitue un événement. Qu'est-ce que l'on nomme un événement dans le vocabulaire philosophique ? C'est l'irruption de l'imprévu. Dans le champ pré-constitué, prévisible des possibilités, il se produit un fait radicalement au-delà de toute prévision, un fait qui est au-delà de toute possibilité, un fait qu'il faut donc qualifier de trans-possible. Que ce transpossible nous atteigne, qu'on l'éprouve, exige une capacité qui est elle-même au-delà ou en-deçà de ce que nous sommes habitué à éprouver, une capacité qu'il faut qualifier de trans-passible. Cet éprouvé, dont nous sommes capables au-delà ou en-deçà de notre capacité de passion habituelle, a un effet transformateur sur nos possibilités elles aussi habituelles, il provoque en soi-même une transpossibilité qui est en cela inédite, un mode d'existence inenvisageable d'avance, à proprement parler im-possible que nous existons en existant nous-mêmes. Ces notions de transpossibilité et de transpassibilité sont propres au vocabulaire de Maldiney mais ce qu'elles désignent sont propres à l'existence même de tout existant qu'il soit vivant comme l'humain ou non comme l'œuvre d'art à propos de laquelle Maldiney écrit dans le même texte que celui cité précédemment : « Une œuvre d'art n'est pas un objet d'art, elle n'est pas une objectivité réelle, elle est une *réalité inobjective* – comme l'existence. » et il précise juste après : « Art et existence sont liés, non pas en général, comme dans un concept, mais là où, présent à une œuvre, je ne suis pas en face d'un objet, mais ouvert au déploiement de son être-œuvre, ouvert à ce par où elle existe. J'ai, dans cette rencontre, la révélation de l'existence dans la surprise d'exister. »¹⁴

¹³ La signification n'est pas l'objet d'une signification particulière impliquant une visée.

¹⁴ Ibid, p.30

Je terminerai ce rapide tour d'horizon introductif en rappelant que pour Maldiney présence et ouverture sont la même situation. Il dit dans un entretien avec Chris Younès¹⁵ : « lorsque je suis moi-même pleinement, je suis le là du monde en y apportant une signification. J'éprouve que je suis dans la révélation à la fois révélante et révélée de ce qui est : c'est-à-dire dans l'instant de l'être qui prend la forme de cette relation ouvrante à la fois du monde et de moi-même. Il ne s'agit pas de saisir ce qu'est le monde mais d'être saisi dans la rencontre avec ce qui est là, dont je deviens le là. Cela articule la spatialité et la temporalité de la rencontre. » et à la question qui lui est posée de comment conduire une thérapie ? Il répond « le thérapeute en principe sait où il va mais ce n'est pas le cas dans l'ouverture à l'ouvert. Toute représentation y est aliénante seule la présence y est libératrice dans son devenir perpétuel. »

Je précise pour conclure que nous sommes tous ce *je* évoqué personnellement par Maldiney, nous le sommes tous en tant qu'existant qui est notre seul mode d'être, à l'impossible, en tant qu'humain.

Enfin, une dernière parole, celle de :

Rainer Maria Rilke dans un court passage de son *Sonnet à Orphée* traduit là par Maldiney :

« Atmen, respirer, poème invisible
Pur échange de moi-même contre l'espace du monde
Contrepoids
Dans lequel moi-même à moi-même rythmiquement je m'adviens »

¹⁵ Voir sur le Canal *Connaitre Henri Maldiney* sur Youtube :
https://www.youtube.com/watch?v=hqRpB9RgYio&ab_channel=ConnaitreHenriMaldiney